

PÉLERINAGE DU MANS A N. D. DE LOURDES.

La dévotion à Notre-Dame de Lourdes est tellement répandue dans tout le Canada, et surtout à Montréal, où s'achève un beau monument élevé en l'honneur de la très-sainte Vierge, sous ce titre, par la piété des fidèles, que nous avons pensé leur faire plaisir en reproduisant dans L'OPINION PUBLIQUE la narration d'un pèlerinage au sanctuaire de Lourdes. Cette narration, d'ailleurs très-intéressante, est écrite par un compatriote, M. Napoléon Bruchési, jeune ecclésiastique de Montréal, qui étudie en Europe, et se trouvant au Mans lors de ce pèlerinage, en fit partie et publia ses impressions dans le Journal du Mans. Nous devons des remerciements au père de ce jeune lévite, M. Paul Bruchési, de la rue St. Joseph, de nous avoir donné l'occasion de reproduire la lettre de son fils.

Le Mans, 23 septembre 1875.

Monsieur le rédacteur,

Les pèlerins du Mans reviennent de Lourdes, l'âme émue et joyeuse; et malgré les mille petites incommodités du voyage, tous, je ne crains pas de l'assurer, conserveront de ces quelques jours, hélas! envolés si vite, un souvenir qui sera immortel comme leur amour et leur reconnaissance.

Comme Sa Grandeur Monseigneur d'Outremont l'avait si bien dit dimanche soir, "on sent là-bas, devant cette grotte bénie de Lourdes, quelque chose qui n'est pas de la terre."

Le récit de cette pieuse excursion aura quelque intérêt pour vos lecteurs.

Ce que je vous écris n'est pas autre chose que ce que tout pèlerin raconte en ce moment au sein de sa famille.

Nous sommes à la gare; il est bientôt huit heures du matin. Treize cents voyageurs, accourus de tous les points du diocèse, sont montés dans les wagons et attendent le moment du départ. Petits-fils des vaillants croisés, ils ont comme eux leur poitrine décorée de la croix.

Ce n'est pas un tombeau il est vrai, mais de bien grandes choses pourtant qu'ils vont conquérir aux pieds de Marie: pour leur patrie, le bonheur et "la foi des anciens jours;" pour l'Eglise catholique, la paix et la liberté.

Quelques pauvres malades, pleins de confiance et d'espoir, vont y chercher la santé et la vie.

Monseigneur, la figure souriante comme toujours, parcourt tous les wagons en bénissant ses enfants et en leur souhaitant "un bon voyage."

Quelques instants encore, et la vapeur nous emporte. Sœur inséparable de la piété et de la foi, la plus franche gaieté règne partout; mais aux conversations profanes ont succédé les entretiens de la terre avec le ciel.

On récite le chapelet; puis on chante, en l'honneur de la Vierge, ces cantiques que le cœur a dictés, et qui ne peuvent avoir d'autre interprète que le cœur.

A tes pieds, Vierge immaculée. Tu vois tes enfants accourir. Par ton sourire consolée. La France ne saurait périr.

Non, la France ne périra pas; car, malgré ses malheurs et ses fautes, elle aime encore, elle aime beaucoup; et un peuple ne meurt que lorsqu'il n'aime plus.

Le nombre des pèlerins s'accroît sur la route; les chants ne cessent pas de se faire entendre jusqu'au soir. Avec la nuit vient le repos que chacun prit comme il put. Le pèlerin n'est pas touriste, il n'a pas comme lui toutes les commodités désirables; du reste, le bonheur ne semble-t-il pas plus doux quand il a été acheté par la privation et le sacrifice?

La première lumière du jour nous mit sous les yeux les sites enchanteurs du midi. Les Pyrénées se montrèrent avec leurs pics majestueux et leurs sommets couverts de neiges. Bientôt nous fûmes en présence de cette petite ville naguère sans célébrité aucune; n'offrant à la curiosité du voyageur que son aspect sauvage, son Gave rapide, et les superbes montagnes qui l'entourent; mais devenue aujourd'hui, par un privilège du Ciel, la ville de la Reine des Anges, la ville des miracles et des prodiges, la ville où neissent plus d'accourir la foi, la pauvreté, la piété, la souffrance et l'amour. Lourdes et la Vierge furent saluées au chant du *Salve Regina*.

Les pèlerins descendirent. Ils trouvèrent déjà arrivés un grand nombre d'autres frères venus comme eux de différents diocèses de France.

Monseigneur se rendit à la Grotte et célébra le saint sacrifice dans ce petit temple de pierre où tout redit la gloire, la puissance et la bonté de Marie. Là, dans ce lieu même où la Vierge s'est si souvent montrée à l'humble Bernadette, nous avons vu la foi dans ce qu'elle a de plus naïf et de plus fervent. Cette foule baisant avec respect les roches bénies de Massabielle; ces cierges qui ne cessent pas de brûler; ces nombreuses bannières suspendues au-dessus de l'autel par l'amour reconnaissant; ces lettres écrites à Marie et déposées à l'intérieur de la grotte, toutes ces choses ont fait naître en nous, qui visitons ces lieux pour la première fois, des impressions bien douces qui ne s'effaceront jamais.

Plusieurs pèlerins profitèrent de l'occasion qui leur était offerte d'aller en même temps

visiter le pieux sanctuaire de Notre-Dame de Bétharram.

Mais le temps pressait: après un regard d'amour et un salut comme prière à la Vierge et au divin martyr du Calvaire, il fallut revenir à Lourdes au bruit des ondes sonores du Gave et à la vue du riche panorama que nous présentent ses rives.

A quatre heures commença la cérémonie du soir. Les pèlerins, réunis dans l'église paroissiale de Lourdes, se mirent en procession dans l'ordre qui avait été indiqué pour se rendre à l'église de la Grotte. Monseigneur ferma la marche, bénissant, à l'exemple du divin Maître, tous ceux qui se pressaient sur son passage; souriant à tous, mais accordant surtout "à l'enfance et à la jeunesse qu'il aime tant," un regard spécial commandé par son cœur.

Durant toute la procession, ce ne furent encore que chants et que prières, choses toujours nouvelles comme l'amour dont elles sont l'expression.

Quand Monseigneur fut entré dans le sanctuaire, le Révérend Père de Rochemonteix monta en chaire et prononça un sermon dont nous nous voyons obligés de ne rapporter que quelques idées.

Laissant à Sa Grandeur de parler des bontés de Marie, l'éminent prédicateur choisit pour sujet de son discours: la lutte livrée de notre temps entre le mal et le bien, la révolution et la Foi.

Qu'a fait la révolution? Qu'a fait le Catholicisme?

Un jour, un homme que l'impunité du dix-huitième siècle regardait comme son héros, disait au milieu de son orgueilleux délire: "Dans vingt ans le Christ aura beau jeu." Et vingt ans après, jour pour jour, Voltaire, étendu sur un lit de douleur, souffrait de cette maladie qui devait bientôt le conduire à la tombe.

Voltaire a survécu dans la personne de ses disciples; et il y a quelques années à peine, dans une assemblée célèbre, était prononcée la parole suivante: "Le Catholicisme est mort!" Cette parole n'était que la conclusion d'une prétendue victoire sur le Christ.

En effet, il existe sur la terre deux royaumes dont l'un, par son origine, ses moyens et sa fin, est à une distance infinie de l'autre. Il est dans le monde, mais il n'est pas de ce monde, il s'appelle le royaume de Jésus-Christ, l'Eglise. — L'autre royaume est la société civile. Ils sont faits pour être unis; leur séparation, regardée aujourd'hui comme un progrès, n'en reste pas moins une chimère. Ils se tiennent, et toute révolution religieuse sera infailliblement suivie des autres révolutions sociales, politiques et morales; le nier, c'est nier l'histoire, c'est ne pas vouloir se rendre à la fatale logique des choses.

Mais pour opérer une révolution en religion, il faut s'attaquer à Jésus-Christ lui-même et à ses dogmes. Une fois Jésus-Christ éliminé de la scène, l'impunité triomphera. Elle a donc renié Jésus-Christ, traité toute croyance de vaine chimère. Elle a remplacé le culte de Dieu par le culte de la raison. Elle a élevé l'homme au-dessus de lui-même, elle n'a rien respecté de ce qui était sacré. Après cela, elle a enseigné et agi, pour multiplier le nombre de ses adeptes, et insultant au Dieu qu'elle croyait avoir vaincu, elle a semblé lui dire avec sarcasme, comme autrefois les Juifs: "Vas... descende de cruce."

Mais le Catholicisme a relevé la tête pour rétablir le règne du Christ.

On est fort quand on combat pour un Dieu. La révolution avait enseigné et agi. Elle avait dit: "C'est la jeunesse qu'il faut corrompre et séduire." Le Catholicisme enseigna aussi, car il savait que c'est par l'enseignement et l'éducation que doit se préparer la France de l'avenir.

Il a agi, et maintenant le voilà devenu une véritable et forte puissance. Hier, il devait se cacher; aujourd'hui, il se montre au grand jour. Les pèlerinages sont des manifestations non équivoques de la foi; un signe que le catholicisme vit de la vie même que lui a donnée Jésus-Christ.

Mais pourtant la lutte se prolonge. A ces deux moyens de l'enseignement et de l'action, il faut joindre celui de la prière.

La révolution se rit de ce moyen, nous, nous prions.

Où, j'ai senti, dit le poète par la bouche de Charlemagne,

..... "dans ma rude carrière Que l'arme la meilleure est encor la prière."

"Pitié, mon Dieu, c'est pour notre patrie que nous prions au pied de cet autel!"

Le R. Père descendit de chaire après avoir exprimé avec éloquence les plus beaux sentiments de patriotisme religieux.

Monseigneur lui succéda pour lire la dépêche suivante qu'il avait reçue de Rome, en réponse à un télégramme envoyé la veille:

"Le Saint-Père remercie et bénit Votre Grandeur, et tous les pèlerins de votre diocèse réunis à Lourdes."

Après le salut, toutes les bougies furent allumées, et l'on se dirigea vers la Grotte en chantant des cantiques. Le plus magnifique spectacle nous fut alors donné. Au pied de la Grotte se trouvait, selon la parole de Monseigneur, "un océan de lumières," et l'on voyait descendre du haut des Roches Massabielle "comme des fleuves de lumières qui venaient se jeter dans l'Océan, pour ne former avec lui qu'une seule et immense mer."

C'est dans ces moments d'enthousiasme et de ferveur que l'on comprend quelque peu la grandeur et la beauté de notre religion, et que l'on plaint ceux qui ne croient pas et ne veulent pas croire.

Monseigneur l'archevêque de Tours se trouvait alors dans la grotte. Sur sa demande, monseigneur d'Outremont monta en chaire, et prononça une de ces allocutions qui sortent tout naturellement d'un cœur aussi tendre et aussi aimant que le sien.

Après avoir montré que tout nous vient de Dieu par Marie, il pria et fit prier à haute voix. Je suis heureux de le dire, l'immortel Vieillard du Vatican n'a pas été oublié. Que de fois son nom n'est-il pas venu là-bas se placer sur les lèvres de ses enfants! Pouvait-il en être autrement à l'égard de ce Père aimant et persécuté, de ce Pontife qui s'appelle le Pape de l'Immaculée Conception!

Après la bénédiction de Mgr. l'archevêque de Tours, les pèlerins retournèrent à la ville. Mais durant toute la nuit, la grotte ne resta pas déserte un seul instant. Pour nous, nous avons eu le bonheur de passer la nuit dans la maison même que Bernadette habitait autrefois.

L'humble enfant d'alors vit aujourd'hui cachée à Nevers, elle est sœur de charité. Nous avons lu deux lettres qu'elle a envoyées de son cloître à sa sœur Marie. Son style est celui d'une âme simple, pure, mais aussi élevée. Nous en reproduisons quelques passages:

"Ma bonne Marie,

"J'ai appris avec plaisir que ta santé était bonne, ainsi que celle de ta petite fille. Je demande à N.-S. et à la très-sainte Vierge de vouloir bien nous conserver cette chère enfant que j'aime beaucoup. Cependant, Marie, je préférerais mille fois apprendre sa mort que d'apprendre plus tard qu'elle n'est pas une bonne chrétienne.

"Vous voyez le soin que vous devez apporter à bien élever cette chère enfant. Aussitôt qu'elle pourra, apprendez-lui à connaître et à aimer le bon Dieu et la T.-S. Vierge; à vous respecter, et à avoir une grande horreur pour le mal.

"C'est ainsi que vous vous acquitterez de votre devoir de père et de mère.

"N'oubliez pas que N.-S. un jour vous demandera compte de cette chère âme. . . .

"Mes enfants, aimez bien le bon Dieu, c'est le plus grand bonheur que nous puissions avoir sur cette terre, le seul qui nous rendra heureux au ciel. . . .

"Ne m'oubliez pas dans vos prières chaque fois que vous irez à ma chère grotte. . . ."

L'autre lettre est datée du 4 juillet dernier:

"Ma chère Marie,

"Je suis vivement inquiète à ton sujet. Il paraît que le Gave a débordé. Il me tarde de savoir si l'eau a fait beaucoup de mal à la grotte et aux moulins qui se trouvent sur les bords du Gave. . . . Ma cousine Jeanne m'a écrit de la Trappe. Je suis bien inquiète pour elle qui se trouve tout près de Toulouse, où l'inondation a fait des ravages épouvantables. . . . Le bon Dieu nous châtie, mais toujours en père. Les rues de Paris ont été arrosées par le sang d'un grand nombre de victimes, et cela n'a pas suffi pour toucher les cœurs endurcis dans le mal. Il a fallu encore que les rues du Midi fussent, elles aussi, lavées et qu'elles eussent leurs victimes. Mon Dieu! que l'homme est aveugle, s'il n'ouvre son cœur à la lumière de la foi, après des malheurs si terribles!

"O mon Dieu! pardonnez-nous, et faites-nous miséricorde! . . ."

Ces lignes n'ont pas besoin de commentaires. Nous poursuivons notre récit.

Le jour du 22 se leva comme la veille, brillant et radieux. Après la messe et un touchant discours de Monseigneur, plusieurs pèlerins retournèrent à la grotte.

Soudain des cris de joie se font entendre, la foule émue se presse; on entonne le *Magnificat*. Un miracle vient d'avoir lieu. Une pauvre paralytique de Milhan ne marchait pas depuis dix-huit ans. Nous avons le témoignage irrécusable de ses amies et de ses voisins.

Déjà venue à Lourdes, elle était retournée chez elle sans être guérie, objet de dérision pour les incrédules et les protestants de l'Aveyron. La foi n'a pas pour cela faibli dans son cœur. De nouveau cette année elle se joint aux pèlerins de Rodez, conduite par la confiance, l'amour paternel et la charité. Elle part de Milhan, encouragée par les uns et raillée par les autres.

Arrivée à Lourdes, elle est portée par son père à la piscine. Quinze fois, nous a-t-on dit, elle est plongée dans cette eau merveilleuse de la grotte, et la voilà subitement guérie. Elle marche et se jette à genoux pour remercier sa bienfaitrice. Tout le monde veut la voir et la féliciter. Elle, retirée à l'intérieur de la grotte, la figure calme et sereine, elle prie et rend grâces.

En rentrant à Milhan, elle doit porter elle-même la bannière. Nous souhaitons à ceux qui la connaissent et qui ne croient pas aux miracles, de se trouver sur son passage.

Nous avons recueilli les quelques détails que nous venons de donner à Lourdes même, auprès des personnes que nous avons vues. D'autres détails plus authentiques ne tarderont pas sans doute à nous venir de Milhan. Mais, pour nous, il y a une chose certaine, c'est qu'un véritable miracle vient d'arriver à Lourdes; que le doigt de Marie est là; que refuser de le croire, c'est ne pas se rendre à l'évidence et agir contre sa raison.

Il fait bon d'être à Lourdes; il fait bon de prier devant la grotte. Mais enfin l'heure du départ arrive.

Vers une heure de l'après-midi, Monseigneur

et les pèlerins réunis dans l'église descendent les roches Massabielle dans le même ordre que la veille en chantant le *Te Deum*.

C'est le moment des adieux. On chante encore, on se prosterne, on prie pour Rome et la France; on baise avec amour les rochers de la grotte, et l'on se sépare après avoir reçu la bénédiction de Monseigneur et avoir dit à la vierge de Lourdes: "Au revoir!"

Quelque temps après, nous étions en route. Monseigneur était allé par le premier train; une délicate attention le fit revenir par le second.

Lourdes disparut bientôt avec ses montagnes, son torrent et son sanctuaire béni.

Les pèlerins, après vingt-trois heures de route, nous pouvons dire de fatigue, devaient être de retour au Mans, pour redire à leurs amis combien Marie est bonne, combien la Foi est belle, combien la France sait aimer.

Pourtant, nous le savons, il en est qui riront de cette grande manifestation religieuse. Ils trouveront absurde que des hommes sensés aillent "s'agenouiller devant une statue."

Pour nous, qui écrivons ces lignes, nous leur demandons d'aller une seule fois à Lourdes, et nous les défions de s'en revenir le cœur froid.

Nous les défions de nier qu'il y a à cette grotte quelque chose de mystérieux et de divin.

Nous ne sommes pas Français, mais nous aimons la France parce qu'elle est notre Mère-Patrie. De l'autre côté de l'Atlantique, sur un petit coin de terre qui s'appelle *Ville-Marie* (Montréal), s'élève un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes.

On sait là-bas que la France est religieuse; on croit que dans sa foi se trouve le secret de son bonheur et de sa gloire; que Français et Catholiques sont deux mots qui ne peuvent se séparer jamais.

Attendons; si des épreuves sont encore réservées à la France, un grand triomphe l'attend aussi. Et ce triomphe s'obtiendra par l'amour, la prière et la foi.

"O Marie! ô Mère chérie! Garde aux cœurs des Français la foi des anciens jours. Qu'il monte jusqu'au ciel le cri de la patrie: Catholiques et Français toujours."

Agréer, monsieur le rédacteur, etc.

N. P. BRUCHÉSI.

NÉCROLOGIE

Dimanche, le 20 février, Félix-Jacques Sincennes, écrivain de cette ville, est mort après une maladie de quelques mois. Nous avons publié son portrait et sa biographie dans *L'Opinion Publique* du 29 avril 1875. Nous y renvoyons nos lecteurs pour des détails sur sa vie. Son enterrement eut lieu le 24 février.

Le long et silencieux convoi qui suivait le char funéraire prouvait combien était estimé et respecté le défunt.

Toutes les classes de la société y étaient représentées, et tous déplorait la perte d'un homme qui, par ses propres talents et son industrie, s'était fait la belle position qu'il occupait lorsque la mort impitoyable est venue l'enlever à l'affection de ses parents et amis.

Les porteurs des coins du drap étaient MM. W. McNaughton, Maurice Cuvillier, J. B. Lamere, M. O'Brien, T. Caverhill et M. McCarthy, de Sorel.

Le Rév. M. Sentaine, curé de St. Jacques, fit la levée du corps, et un magnifique service, avec accompagnement d'orgue, fut chanté par Sa Grandeur Mgr. Fabre.

Un très-grand nombre de dames, amies de la famille, remplissaient la vaste nef de l'église St. Jacques qui était toute tendue de noir.

NOTRE TABLE

Nous venons de recevoir les opuscules suivants:

MOIS DE SAINT JOSEPH, contenant diverses prières et méditations sur St. Joseph. Nouvelle édition, avec la notice sur la vertu miraculeuse du cordon de St. Joseph; 1 vol. in-32 de 270 pages, publié avec l'approbation de Mgr. de Montréal. Reliure en toile, 25 cents.—Montréal: J. B. Rolland et fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue St. Vincent.

LE CHANSONNIER DES ÉCOLES: Recueil de romances choisies, à l'usage des écoles, académies, etc., ouvrage autorisé par M.M. les commissaires d'écoles catholiques romains de la cité de Montréal, pour les écoles sous leur contrôle. Prix: 25 cents. Montréal: A. J. Boucher, éditeur, 252, rue Notre-Dame.

Ce joli petit recueil contient 4 pages de gammes et d'exercices, 14 chansons en français et 12 en anglais, toutes bien choisies. Ce livre devrait trouver sa place non-seulement dans les écoles, mais aussi dans les familles.

Nous venons aussi de recevoir le No. 6 du vol. 2 de *L'Amphion*, publié au Détroit, Michigan, par Roc Stephens. C'est une publication littéraire et musicale qui nous paraît très-bien conduite. Ce numéro contient un portrait de Carlotta Patti; *Pæc Maria* de Franz Abt; une chanson comique, *U. S. Mail*, par L. H. Thomas, et une marche, *Drum Taps*, par Maey.

—Il est des âmes qui semblent d'argile: la prospérité les dessèche et les soulève, tandis que l'adversité les abat et les détrempe; si bien que cela ne fait jamais que de la poussière ou de la boue.